

NOTICE
LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE
SUR
LE LIVRE DE JOB.



BIBL. UNIV.
GENT

**Extrait du *Magasin Encyclopédique*, numéro d'Octobre
1806, Journal pour lequel on s'abonne chez DELANCE,
Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.**

NOTICE

LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

S U R

LE LIVRE DE JOB.

DE tous les monumens littéraires de l'antiquité qui nous sont parvenus à travers les révolutions des siècles et les ravages du temps, le Livre de Job est incontestablement celui qui remonte à l'antiquité la plus reculée. Cette opinion possède en sa faveur un degré de probabilité qu'on ne peut, selon les règles générales qui déterminent nos jugemens, s'empêcher de regarder comme équivalant à une certitude morale à toute épreuve. Les recherches faites à ce sujet par un grand nombre d'hommes dont l'érudition est célèbre, tendent toutes à prouver que cet ouvrage fut écrit environ 2400 ans après l'époque que, suivant la tradition presque universellement reçue, nous regardons comme celle de la création du monde. On ne peut y lire une page sans se sentir pénétré de cette vénération qu'inspire toujours le souvenir des siècles écoulés depuis long-temps; on y retrouve à chaque ligne les vestiges de la simplicité primitive et patriarchale de ces temps de l'enfance de la nature, où chaque famille étoit un état, dont le père étoit souverain; où les richesses ne consistoient encore qu'en troupeaux et en champs; où celui dont les prés s'étendoient au loin, dont les brebis couvroient le

BIBL. UNIV.
GENT

pays , et dont les largesses se répandoient sur les malheureux qui l'entouroient , étoit le prince et le chef de la terre qu'il habitoit. La haute antiquité auquel il remonte , suffiroit donc pour rendre la lecture et l'étude de ce livre intéressante et utile ; mais outre cet avantage précieux , il fournit aux savans de tous les genres une mine inépuisable d'observations et de découvertes sur les mœurs des arabes , et en général des peuples Nomades de l'Orient ; sur le degré qu'avoient atteint les connoissances humaines , à l'époque où le Livre de Job fut écrit , principalement la physique , la géographie et l'astronomie ; sur le génie de la langue hébraïque , de quelques autres langues orientales , les liaisons qu'elles ont ensemble ; enfin sur un grand nombre de questions d'histoire naturelle et d'antiquité , qui , depuis longtemps , font l'objet des plus savantes recherches , et dont là seulement on pourroit trouver la solution. Mais bien plus encore que le savant et l'antiquaire , celui qui aime la poésie et l'éloquence peut , dans cet excellent ouvrage , trouver de quoi contenter son imagination toujours éprise des belles descriptions de la nature et son âme toujours avide d'admirer ; tout ce que la passion triste , sombre et déchirante , l'horreur et l'effroi , l'indignation , le dépit , le délire de la douleur peuvent fournir d'images fortes et lugubres , s'y trouve épuisé pour ainsi dire ; jamais l'athée au désespoir ne s'exprima avec autant de force et d'énergie ; jamais aussi les beautés sublimes de la création , la puissance et la bonté divine

qui se répandent sur l'univers ne furent proclamées avec plus de pompe et de grandeur. Dans aucun autre ouvrage on ne pourroit citer une description des plus belles parties de la nature comparable à celle que l'auteur du Livre de Job suppose dans la bouche de Jehovah, se découvrant au milieu d'une nuée éclatante, et reprochant à la créature insensée, qui ose douter de sa bonté ou même de son existence, sa témérité et son ingratitude. Toutes les images poétiques de ce Livre sont fortes, hardies, et surtout puisées dans la nature. La raison en est simple; il fut écrit dans un temps où les hommes, pour ainsi dire, sortoient de ses mains : alors ils étoient encore vivement frappés de ses beautés; elles agissoient fortement sur eux. Si nous ouvrons l'histoire, nous remarquons en effet que si toutes les connoissances humaines, tous les arts qui demandent, pour se perfectionner, les leçons de l'expérience et du temps, ont fait d'immenses progrès en traversant les siècles de la civilisation, la poésie, enfant de l'imagination et de la nature, ne s'est jamais élevée aussi haut qu'elle le fit dans les temps qui suivirent immédiatement les premiers jours de sa gloire; le génie, pour produire ses chefs-d'œuvres, semble n'avoir besoin que de l'impulsion puissante qu'il reçoit de la nature : sur les bords du temps, et seul au milieu de la création, il l'eût peut-être chantée dans toute sa grandeur; il crée ses richesses plutôt qu'il ne les trouve; il voit et sent tout plutôt que d'apprendre quel-

que chose ; enfin jamais aucun homme n'en communiqua une étincelle à son semblable. Le goût , au contraire , qu'on oppose si souvent au génie , plus craintif et plus timide , aime à marcher où d'autres ont marché avant lui , à se servir de secours et de modèles. Les grands maîtres dans l'art de penser , de sentir et d'écrire , semblent avoir pour lui consacré le fruit de leurs veilles , et c'est par la réunion et la comparaison de ce qu'ils ont produit , qu'il se forme une règle générale dont il cherche à ne jamais s'écarter. C'est le génie qui semble être l'apanage des Anciens ; c'est lui qui enfanta la poésie ; et plus on remonte vers son origine , plus on la trouve dans tout son éclat et toute sa grandeur. L'homme placé , en naissant , sur le globe , dut être vivement frappé de la sublimité de la création ; étonné de n'en jamais être abandonné , l'ordre constant qu'elle continua d'observer envers lui devoit le remplir d'admiration. Il concevoit des idées plus grandes par la vue même de sa foiblesse et par la comparaison qu'il en faisoit avec la grandeur de la nature ; et c'est dans ces premiers âges du monde que la poésie devoit surtout respirer l'enthousiasme et être animée par l'imagination. La poésie des Hébreux , la plus ancienne parmi toutes celles que nous connoissons , l'emporte aussi à mon avis sur toutes les autres pour la force des idées , la grandeur des images , l'énergie des sentimens ; il faut sans doute , pour en apprécier les beautés , une connoissance approfondie de la langue hébraïque , laquelle devenue universelle

lement rare, l'est surtout parmi les littérateurs et même les savans français. Cette partie de la littérature ancienne a été presque totalement négligée parmi nous. En exceptant quelques imitations en vers des cantiques Saints, par Racine, Rousseau et Pompignan, nous ne pouvons citer un seul homme de lettres qui ait traduit, avec une apparence de succès, les endroits poétiques et les morceaux oratoires de la Bible; car dans les traductions informes et rampantes qu'on nous en a données, à peine peut-on reconnaître, à travers un style plat et des explications fausses, quelques faibles lueurs du feu dont brille l'original. Cela vient sans doute de ce que l'on a tour à tour regardé la Bible parmi nous comme dépôt d'une révélation divine, ou comme un objet d'animosité ou même de dérision, et presque jamais comme un chef-d'œuvre immortel de poésie, d'éloquence et de sagesse. Chez nos voisins, au contraire, l'étude de la langue et de la poésie des Hébreux suit toujours immédiatement celle des Latins et des Grecs; on y admire également, dans leurs langues originales, l'impétuosité de la lyre de Pindare et la grandeur des images de David; les vers harmonieux d'Andréon et les doux accords d'Asaph; la sensible Sapho et l'altière Debora; le tendre Sophocle; le terrible Euripide et l'imagination brûlante d'Isaïe; la sagesse et l'esprit de Salomon et les passions sombres de Jérémie et de Job. En Angleterre et en Allemagne, les hommes de lettres les plus distingués

se sont occupés à traduire ou à imiter les poésies sacrées. Le célèbre Herder , dans un ouvrage intitulé : *Sur le génie de la langue hébraïque* , en développe une profonde connoissance et démontre , en poète et en philosophe , les beautés sublimes dont elle étincelle. Abbt , dont les lettres et les sciences ont déploré la mort prématurée , a laissé une traduction pleine de feu et de verve des prophéties d'Isaïe , et des notes remplies d'érudition sur le même Livre. Voss , un des plus grands poètes dont s'honore l'Allemagne , et qui vient de l'enrichir d'une traduction en vers d'Homère et de Virgile , a fondé les premiers titres de sa gloire sur une autre traduction , en vers aussi , des psaumes de David , dans laquelle il lutte avec avantage contre celle qu'en a laissé Mendelssohn , l'immortel auteur du Phédon allemand. Mais l'ouvrage qui est l'objet de cette notice a toujours eu les premiers droits aux travaux et aux recherches des savans et des hommes de lettres ; il leur offre d'abord l'avantage de n'avoir aucune liaison avec la tradition de la religion révélée , et d'être comme exclusivement du ressort de la poésie. Parmi les traductions nombreuses qu'on en a , s'il en est peu qui approchent de la sublimité de style qui règne dans l'original , on a été plus heureux dans les recherches qui ont été faites sur le but que ce livre devoit remplir , le temps dans lequel il fut écrit , l'auteur qui le composa. Mais avant de donner , sur ces différentes questions , l'opinion à laquelle je me suis moi-même arrêté , je vais exposer le plan

de l'ouvrage , tracer le caractère des personnages principaux, et enfin pour donner une idée, quoique bien foible, de cette sublimité de style que je trouve dans l'original, je donnerai la traduction ou plutôt l'imitation des chapitres les plus poétiques. Beaucoup de personnes se refusent encore à regarder le Livre de Job comme une allégorie entièrement de l'invention de l'auteur, et pensent que le héros principal du poëme a en effet existé ; qu'on n'a ajouté à la réalité des événemens, que l'intervention physique de la Divinité, celle de Satan, et la poésie des discours de Job et de ses amis, qui en effet seroient venus des différens coins de l'Arabie pour le plaindre et le consoler. Mais le plan de l'ouvrage est si grand et en même temps si simple, les caractères en sont si heureusement inventés, il résulte du tout une morale si touchante et si vraie, qu'il est impossible de ne pas y reconnoître le seul fruit de l'imagination du génie.

L'auteur a créé pour personnage principal un prince arabe qu'il suppose être comblé de tout le bonheur qui peut être le lot d'un mortel. Des fils vertueux, des filles chastes et remplies de charmes lui faisoient savourer à longs traits le bonheur de la paternité. Ses champs s'étendoient dans l'Arabie, dont les prés étoient couverts de ses troupeaux; il étoit le père des malheureux. Le voyageur, après avoir parcouru des déserts brûlants, venoit se désaltérer du lait de ses brebis, dont la toison couvroit celui que la misère avoit dépouillé de ses vêtemens. La vertu étoit

★

son idole ; son cœur en étoit le temple. Il n'adoroit que le vrai Dieu , le servoit de toute son âme : l'infortune devoit être la récompense de sa droiture , et son bonheur alloit disparaître comme l'ombre fugitive. L'être mystérieux que l'antique croyance des peuples nous peint comme l'ennemi du genre humain , après avoir parcouru la terre , vient de nouveau se présenter devant le trône de Dieu. » As-tu remarqué , dit l'Éternel , mon serviteur Job ? comme il est inébranlable dans le chemin de la vertu ; avec quel soin il évite les sentiers du vice ! L'ennemi du genre humain répond , une prospérité sans exemple a été répandue sur les jours de ce fortuné mortel ; est-il étonnant qu'il suive tes lois : mais ôte un instant de dessus lui ta main protectrice , ce cœur aujourd'hui le temple de la vertu deviendra celui de la rébellion et du crime. Et l'Éternel répondit : Je livre entre tes mains son bien et sa fortune ; que sa piété soit mise à l'épreuve.

Et un jour que les enfans de Job , pour entretenir la douce concorde qui régnoit entre eux , s'étoient réunis dans un festin , et qu'ils s'abandonnoient à la joie et aux plaisirs , Job , selon l'usage que depuis long-temps il avoit contracté , offrit un sacrifice d'expiation , pour les fautes qu'à son insu , peut-être , ses enfans avoient pu commettre ; pendant ce temps des ravisseurs vinrent enlever les troupeaux de Job , le feu du ciel consuma ses chameaux et les pasteurs qui les gardoient , un violent

orage saisit par les quatre coins la maison dans laquelle ses enfans étoient réunis , la renversa de fond en comble et les écrasa sous ses ruines. Voilà , par un arrêt de la providence , cet homme , d'abord au comble du bonheur , dépouillé de ses richesses , de ses enfans. . . . Il avoit appris , comme avec indifférence , la perte de ses biens ; mais lorsque le troisième messager du malheur vint annoncer à ce père infortuné la mort funeste d'enfans qu'il chérissoit , il déchira ses vêtemens et répandit des cendres sur son front , se roula dans la poussière ; mais toujours ferme dans le chemin de la piété et de la foi , il proféra ces paroles qui sont encore la devise de la résignation : « Nud je suis sorti du sein » de ma mère , nud je retournerai ; l'Eternel le » donna , l'Eternel le reprit ; qu'il soit toujours » béni le nom de l'Eternel. » Mon serviteur Job est toujours le plus juste des hommes , dit Jehovah à Satan , qui vint de nouveau devant son trône , tu me l'as fait injustement accabler de malheurs. Si ton bras s'appesantissoit sur lui-même , il changeroit de conduite , dit alors l'ennemi des hommes , qui aussitôt obtint le droit de mettre , par des fléaux personnels , la piété de Job à de nouvelles épreuves. Satan l'accabla de maux , il ne put supporter , sans murmure , son funeste sort ; il osa enfin accuser cette providence qu'il avoit révéree toute sa vie , et qui l'abreuvoit d'amertume ; et c'est ici que commence la partie poétique de l'ouvrage.

CHAPITRE 3.

» Job enfin rompit le silence ; il maudit le
 » jour qui lui donna la lumière. Périsset-il, s'écria-
 » t-il, le jour qui me vit naître, la nuit où
 » retentit l'arrêt de mon existence ! Ténèbres,
 » couvrez-la de vos horreurs ! que du haut de
 » son séjour le Tout-puissant ne jette sur elle
 » aucun regard favorable, qu'aucun rayon de
 » lumière ne lui parvienne ! Puissent les noires
 » ténèbres, les pâles ombres de la mort la ré-
 » clamer dans leurs seins, un épais nuage s'ap-
 » pesantir sur elle, et les vapeurs pestilentielle
 » du jour la remplir de leur effroi ! ... Oui, que
 » l'obscurité s'en empare toute entière ; parmi
 » les jours de l'année, parmi les mois s'écoulant
 » dans le fleuve du temps, que son nom à ja-
 » mais disparaisse. Dans cette nuit d'affreuse
 » stérilité, aucun cri d'allégresse ne doit se faire
 » entendre..... O vous qui savez rendre les
 » temps sinistres, vous toujours prêts à susciter
 » du fond des flots le terrible Léviathan, acca-
 » blez-la cette nuit de vos malédictions toutes
 » entières, ou plutôt perdez votre clarté, astre
 » resplendissant de son aurore ! Qu'elle espère
 » de revoir la lumière..... vainement.... et
 » que l'œil éclatant du matin jamais ne brille
 » pour elle ; car elle ne ferma pas le sein qui
 » me donna l'existence, elle ne cacha pas devant
 » mes yeux cet affreux séjour de misère. Mal-
 » heureux ! en recevant le souffle que n'ai-je
 » aussitôt cessé de vivre ! que n'expirai-je après

» les premières carresses de celle qui me donna
 » le jour ! Falloit-il qu'ils vinssent au-devant de
 » moi , ce sein , ces genoux maternels qui m'ont
 » élevé et nourri ? Hélas ! tranquille et en repos ,
 » la paix seroit avec moi. . . . Je dormirois en-
 » core dans le vaste néant , à côté de ces rois ,
 » de ces juges suprêmes de la terre , qui ont
 » élevé des ruines pour monumens de leur
 » grandeur , de ces princes avides d'or , rem-
 » plissant de richesses leurs palais. . . . Ou sem-
 » blable à l'avorton chétif , privé de la lumière
 » avant d'en être frappé , je n'aurois jamais
 » vécu. Là , dans ce sombre royaume , cesse
 » la fureur des méchans et les efforts infatiga-
 » bles de l'ambition : tous les captifs enchaî-
 » nés y trouvent le repos. . . . sous ces voûtes
 » éternelles , la voix effrayante de l'oppresseur
 » jamais n'a retenti. Les foibles et les puissans
 » s'y trouvent ensemble. C'est là seulement que
 » les fers tombent devant le tyran des mains
 » de son esclave. Et pourquoi accabler l'infor-
 » tuné des funestes dons de la lumière ; du
 » fardeau de la vie , celui dont l'âme ne se
 » rassasie que d'amertume , dont la mort , la
 » mort seule est l'espoir , l'inutile espoir , qui
 » plutôt que les trésors les plus précieux , la
 » creuseroit du fond des abîmes , et dont le cœur
 » à l'aspect seul des tombeaux peut encore
 » tressaillir de joie ? Pourquoi la donner cette
 » vie malheureuse à l'homme destiné à errer
 » toujours dans un chemin ténébreux dont l'E-
 » ternel lui-même ferma l'issue , et qu'il hérissa

★★

» de ronces ? Des gémissemens sont devenus
 » mon unique nourriture ; comme les flots des
 » torrens qui se précipitent , mes soupirs , les
 » cris de mon désespoir ne cessent de se faire
 » entendre ; à peine une terreur s'est-elle em-
 » parée de moi , que le malheur est devant mes
 » yeux ; mon âme n'a pas conçu une crainte ,
 » que ce que je redoutois ne me saisisse. Re-
 » pos , paix , bonheur , je les ai perdus ; rage et
 » désespoir me restent.

Mais les amis de Job ayant appris le funeste
 sort qui soudain était venu fondre sur lui , arri-
 vent des différens coins de l'Arabie pour le
 plaindre et le consoler. Ils s'assirent avec lui sur
 la cendre , et comme lui vaincus par la douleur ,
 restèrent trois jours et trois nuits sans proférer
 une parole ; mais lorsqu'ils virent que Job mau-
 dissoit le jour qui l'avoit vu naître , qu'il repro-
 choit à la providence de ne l'avoir tiré du néant
 que pour l'accabler de malheurs , ils rompent le
 silence , lui reprochent sa lâcheté et sa faiblesse ;
 lui rappellent son ancienne piété , lui parlent
 de la sagesse de Dieu qui souvent d'un bras
 frappé , pour guérir et donner de l'autre , dont
 les récompenses et les châtimens sont peut-être
 cachés dans un autre monde , qui souvent n'ac-
 cable le juste que pour mettre sa piété au jour ;
 ne fait durer la prospérité du méchant que pour
 rendre sa chute plus éclatante. Les discours que
 l'auteur met dans la bouche de ces personnages
 secondaires , offrent aussi des descriptions et
 des peintures poétiques. Plusieurs de ces chapi-

très pourroient être traduits comme faisant partie des plus beaux morceaux de l'ouvrage ; mais les bornes de cette notice me forcent d'être difficile dans le choix des morceaux. Les consolations des amis de Job ne mettent pas fin à ses plaintes. En comparant la vertu et l'équité qui dirigèrent sa conduite avec la cruauté de son destin, il s'écrie que la vue bornée des chétifs mortels est aussi celle de Dieu, que ses années coulent comme celles de l'homme, que l'injustice est dans son cœur, la vengeance sa passion.

CHAPITRE 9.

« Je le sais trop hélas que la vérité est dans
 » votre bouche. Un foible mortel en effet com-
 » ment se justifieroit-il devant Dieu ; devant ce
 » juge redoutable qu'oseroit-il répondre ? Devant
 » Dieu dont la sagesse est infinie, dont la force
 » est irrésistible ! Tantôt il transporte insensible-
 » ment et fait vieillir les plus hautes montagnes.
 » Tantôt par le souffle de ses narines il les anéan-
 » tit en un clin-d'œil ; ses mains ont touché la
 » terre . . . elle s'ébranle sous ses fondemens , et
 » ses colonnes chancellent. A peine sa voix s'est-
 » elle fait entendre au soleil qu'il cesse d'éclai-
 » rer : souvent il imprime son sceau sur les
 » étoiles du firmament ; son bras seul étendit
 » dans l'espace l'immense rideau des cieux ;
 » sous ses pieds il presse les montagnes liquides
 » des vastes mers ; les constellations de l'orion ,
 » celles du midi et de l'ouest sont l'ouvrage de
 » ses mains ; foible créature, il passeroit devant

» moi, je ne l'aurois pas aperçu, et déjà je ne
 » serois plus. Les arrêts de sa colère sont
 » irrévocables, les soutiens des vaines idoles
 » écrasées sous sa puissance. Et j'oserois ré-
 » pondre à ses arrêts, pour me justifier, pa-
 » roître devant lui ! En vain la droiture seroit
 » avec moi, il ne me répondroit pas ; quand
 » il écouterait un instant les gémissemens de
 » ma douleur, je ne pourrois croire que ma
 » voix soit parvenue à ses oreilles. Ne m'a-t-il
 » pas écrasé comme un ver dans l'orage suscité
 » contre moi ? Ne m'a-t-il pas accablé sans crime
 » d'innombrables blessures ? Il ne souffre pas
 » que mon âme un instant respire, et ne cesse
 » de m'abreuver d'amertume tous les jours. Si
 » la puissance doit décider, c'en est fait de ma
 » cause. ... Si la justice doit être l'arbitre, qui
 » osera s'élever contre lui ? ... La piété cepen-
 » dant étoit dans mon cœur ; indifférent à moi-
 » même, je méprisai la vie. ... Non, non, il ne
 » reste plus qu'à m'écrier : Il extermine à la
 » fois et le juste et l'impie. Quand soudain la
 » verge de la mort frappe partout, il sourit en-
 » core à l'oppression de la vertu. Souvent entre
 » les mains des tyrans la terre entière est livrée,
 » et la corruption couvre les yeux des instru-
 » mens de la justice. ... N'est-ce pas alors lui
 » qui le voulut ainsi ? Hélas ! plus légers que les
 » coursiers du désert, mes jours ne se sont-ils
 » pas enfuis sans à peine avoir vu le bonheur. ...
 » Ils ont fui comme les vaisseaux sur les flots
 » du Tigre, ou comme l'aigle plane sur sa

» proie et bientôt disparoit. Quelquefois je
 » me dis , oublions les malheurs qui m'accab-
 » lent ; reprends , ô mon Âme , du courage , et
 » mes souffrances aussitôt me saisissent de nou-
 » velles terreurs. A tant d'inimitiés je ne pour-
 » rois échapper : je dois être criminel , tu le
 » veux..... Et pourquoi d'inutiles efforts?...
 » En vain j'aurois rendu la pureté de mon
 » cœur , de mes mains resplendissante comme
 » la neige , tu me plongerois dans de nou-
 » veaux abîmes , jusqu'à ce que les vêtements qui
 » me couvrent soient pour moi saisis d'horreur.
 » Est-ce donc à un être qui me ressemble , à un
 » homme , que je dois ici répondre ? Quel sera
 » le juge entre nous ? qui osera donc venir sou-
 » tenir l'équité , employer son bras pour en
 » remplir les lois ? Ah , qu'il ôte seulement de
 » dessus moi le sceptre de sa tyrannie ; que par
 » son effroi il cesse de m'inspirer les angoisses
 » de la mort : je répondrai alors , je n'aurai plus
 » de crainte , la droiture seroit avec moi.

Le chapitre 21 offre une peinture de la fa-
 talité qui , selon Job , égaré par le désespoir ,
 domine dans le monde , de l'oppression des jus-
 tes , du bonheur éclatant et durable dont par-
 tout jouissent les pervers.

CHAPITRE 21.

« O mes amis , écoutez les paroles qui vont
 » sortir de ma bouche , et du moins par là sou-
 » lagez ma douleur. Ecoutez-les , attentifs ; que
 » vos ironies m'accablent quand j'aurai repris

» le silence ; ce n'est pas contre les mortels
 » que mes plaintes se répandent : sur moi tour-
 » nez vos regards et frémissiez. — D'horribles
 » convulsions , les terreurs de la mort me sai-
 » sissent , quand je jette les yeux sur cette val-
 » lée de misère. Pourquoi , me dis-je alors ,
 » est-elle donc si brillante la vie hideuse des per-
 » vers ! Comme leur force est puissante , comme
 » leurs biens sont innombrables ! Déjà devant leurs
 » yeux leurs descendans les entourent ; une
 » nombreuse postérité les quitte pour se répan-
 » dre sur la terre : la terreur de la mort est
 » loin de la demeure des perfides ; ce n'est pas
 » sur leurs têtes que frappe le sceptre sanglant
 » de l'Eternel. . . . Non , leurs troupeaux prépa-
 » rent de riches toisons , et jamais ne les trom-
 » pent : leurs fruits se multiplient , et jamais ils
 » n'avortent : nombreux comme des essaims
 » d'abeilles , leurs adolescens vont couvrir l'a-
 » syle du juste. — Animés par la joie , leurs
 » enfans bondissent et tressaillent ; le son des
 » lyres et des timbales les transporte. A la voix
 » des harpes qui résonnent , ils poussent des
 » cris d'allégresse. Dans un bonheur sans trou-
 » ble , ils coulent légèrement leurs jours , et
 » dans un seul instant. . . l'abîme s'ouvre. . . .
 » les engloutit. Loin de nous les chemins de
 » l'Eternel , s'écrient-ils dans leur ivresse , nous
 » ne cherchons pas à les savoir ; qu'est-il , cet
 » être que nous devons servir , et de suivre ses
 » lois quel peut être l'avantage ? Ce bonheur ,
 » sans doute , de leurs mains peut échapper. . .

» Je les abhorre toujours les conseils heureux,
 » des méchans ; mais quand s'éteindra-t-elle
 » donc enfin la lumière éclatante de ces pervers ?
 » quand viendra le jour de leur malheur ! ...
 » Quand l'Eternel partagera-t-il entre eux les
 » fléaux de son courroux ! quand seront-ils
 » comme la paille légère devant l'ouragan ter-
 » rible, comme la poussière enlevée par l'orage
 » qui gronde dans les airs ? Mais l'Eternel, direz-
 » vous, réserve à leurs descendans le malheur
 » qu'ils méritoient ! Que ne le leur envoie-t-il
 » plutôt ? ils le sauroient du moins. De leur
 » propre chute, leurs yeux seroient frappés ; ils
 » boiroient dans la coupe empoisonnée de la
 » vengeance céleste.

» Celui-là meurt dans la fleur d'un bonheur
 » sans trouble, au milieu d'une profonde paix ;
 » il semble s'endormir ; des ruisseaux de miel
 » couloient autour de lui, un suc nourricier
 » répandoit dans son corps la force et la vi-
 » gueur, et cet autre... expire dévorant jus-
 » qu'à la fin l'amertume de son âme, sans avoir
 » goûté la joie. — Ensemble ils sont étendus
 » sur la poussière, et l'insecte également les
 » couvre et les dévore »

Une méditation poétique sur la source de la
 sagesse, des idées sur l'immortalité de l'âme,
 répandent sur les autres chapitres le même inté-
 rêt. Pour dénouement de l'action, l'Eternel se
 découvre au milieu d'un orage ; il va annoncer
 à l'insensé qu'il le méconnoît, qu'il domine par
 de-là les monts et les siècles, que sa bonté

s'étend sur l'homme, créé à son image, sur les lions rugissant dans le désert et sur les corbeaux errant dans le creux des montagnes.

CHAPITRES 38, 39.

« Du milieu d'un orage violent, envoyé dans
 » le tourbillon du désert, Jehovah répondit à
 » Job : Quel insensé veut obscurcir les arrêts de
 » la sagesse immortelle ? Maintenant, comme un
 » guerrier lève-toi et ceins tes reins : je veux
 » t'interroger et tu dois me répondre. Où étois-
 » tu quand ma main posa les fondemens de la
 » terre ? Si la sagesse est avec toi, fais-le moi
 » connoître. Sais-tu quel fut celui qui en ré-
 » gla les bornes, qui fit tomber sur elle la ligne
 » destinée à en fixer l'étendue ? quels sont les
 » fondemens de ces innombrables colonnes, et
 » sa pierre angulaire sur quoi repose-t-elle ? Le
 » jour où les astres innombrables se levant avec
 » l'aurore entonnèrent leur concert, quand des
 » millions d'anges firent retentir de leurs can-
 » tiques les plaines de l'éternité, j'enfermai
 » dans un cercle l'océan prêt à s'élancer avec
 » furie de son lit humide et large ; je lui donnaï
 » les nuages pour vêtemens, les brouillards de
 » la mer pour le couvrir : à mes lois éternelles
 » je l'assujétis ; dès lors, de portes de fer,
 » d'indestructibles verroux je lui fis une cein-
 » ture. Jusqu'ici, lui dis-je, tu oseras parve-
 » nir ; ici tu t'arrêteras ; c'est ici que tes flots
 » orgueilleux viendront expirer. A l'aurore ma-

» tinale ordonnas-tu jamais de luire sur la terre ;
 » et des rayons du ciel quel est la retraite ?
 » Est-ce toi , peut-être , qui d'un bras nerveux
 » pourroit saisir les coins de la terre , en se-
 » couer avec force les pervers qui la souillent ,
 » priver les méchants de la lumière , et briser
 » le bras oppresseur du plus fort ? Les secrets
 » des tombeaux te sont-ils dévoilés ; les portes
 » de l'empire des ténèbres et de l'horreur s'a-
 » baissent-elles devant toi ? Est-tu parvenu jus-
 » ques sous les voûtes de la mer profonde ; ose-
 » rois-tu parcourir le fond des abîmes ? Ou sais-
 » tu seulement quelle est l'étendue de la terre ,
 » pourrais-tu nous dire quelles en sont les bornes ?
 » Où est le séjour de la lumière , où est celui des
 » ténèbres ? Puisque tu sais la prendre dans sa
 » source , deviner les sentiers qui conduisent
 » vers sa demeure. Car depuis long-temps tu
 » naquis , et tes jours te paroissent innombra-
 » bles comme les étoiles. . . . tu es venu sans
 » doute jusqu'aux trésors de la neige , et ceux
 » de la grêle se sont découverts devant toi :
 » amas formidables réservés par moi pour
 » les temps de vengeance , pour les jours
 » de guerre , de sang et de carnage. . . . Dans
 » combien de parties se divise la lumière quand
 » du fond de l'orient elle vient se disperser
 » sur la terre ? Qui règle la marche des éclairs
 » de la foudre tonnante , et le cours d'un tor-
 » rent qui , tout en se débordant et parcourant
 » d'immenses solitudes , y dépose un limon
 » salulaire , et fait naître l'abondance dans les

» champs de la stérilité? Du sein de qui s'élève
 » vent les pluies qui inondent la terre, l'humide rosée du ciel, la neige et les frimats
 » qui changent en pierres les flots de la mer,
 » en épaississent les abîmes? Tes mains ont-elles
 » formé un seul tout de la constellation des
 » étoiles, pourroient-elles rompre les liens qui
 » unissent celles de l'ourse? Ta sagesse règle-t-elle la marche des satellites, consoleroit-elle l'étoile solitaire de la nuit, quand ses enfans semblent la quitter pour errer dans l'horizon? Si tu connois les lois du ciel, si tu sais les effets qu'elles produisent sur la terre?... Eh bien, être superbe et grand! du milieu des immenses plaines liquides oses donc élever ta voix vers le royaume des nuages! ordonne aux foudres du ciel de marcher et qu'elles marchent, que pour remplir tes lois elles accourent et s'écrient : Nous voilà.

» Au coursier redoutable donnes-tu la vigueur et la force? Est-ce pour toi que d'un orgueil foudroyant son col fût revêtu? Dans son impatience il bondit comme la sauterelle légère; un torrent de terreur s'écoule avec le souffle de ses narines; le voyez-vous du pied creuser la plaine, se réjouir de sa force, et soudain s'élancer au-devant du carnage? Il sourit à la terreur commune, pour lui point d'effroi; le fer brille, il court toujours; à l'envi tombent sur lui, le javelot empoisonné, la flèche agile, les dards, les lances et les piques;... mais dans sa fureur il frappe et fait frémir la

» terre ! La trompette se fait entendre ; est-
 » bien elle ? C'est elle qui retentit ! au carnage ,
 » s'écrie-t-il ; de loin déjà il en respire l'odeur
 » avant d'entendre la voix du tonnerre , les
 » cris de batailles et les princes de la guerre , »

Et Job , prosterné dans la poussière , reconnut son crime. Mes yeux ont vu , dit-il , et mes oreilles ont entendu : étendu sur la cendre , je me repens et me méprise.

Et après cela , continue l'historien , l'Eternel se reconcilia avec Job et ses amis , à qui il avoit reproché de ne lui avoir offert que de vaines consolations , et de ne pas être venus l'implorer en sa faveur. Il lui rendit tout son ancien bonheur : ses frères , ses sœurs , tous ses amis d'autrefois vinrent à l'envi pour le revoir et le consoler des maux que Jehovah avoit accumulés sur sa tête ; et les derniers jours de Job devinrent plus heureux que les premiers ; il eut encore de grandes richesses ; il lui naquit des fils et des filles ; ces filles étoient les plus belles de toute l'Arabie : il vit ses descendants jusqu'à la quatrième génération , et mourut âgé et rassasié d'années.

Les auteurs sont divisés sur le temps dans lequel ce livre fut écrit. Quelques-uns , pour se distinguer sans doute de l'opinion commune , le regardent comme plus moderne , et l'attribuent à David , à Salomon , ou même à Isaïe , mais sans donner des preuves solides de leur assertion. Il suffit d'une connoissance superficielle du génie de la langue hébraïque , pour distinguer dans le

style du Livre de Job , non-seulement l'enfance de la langue , mais même celui de la nature et de la société ; et d'ailleurs il faudroit dans cette hypothèse supposer un homme qui , en écrivant au milieu de la Palestine , eût eu une connoissance assez approfondie des mœurs des Arabes, de la nature, de la situation, des qualités de ce pays , pour pouvoir , en composant ce Livre, s'identifier entièrement avec la terre et les hommes au milieu desquels il suppose vivre le héros de ce poëme. Car dans Job tout annonce ce peuple nomade et vagabond qui seul pourtant a su conserver un caractère perpétuel , et ce pays où l'invariabilité des mœurs et de la nature semble être de nos temps encore une espèce de tradition perpétuelle des événemens les plus reculés : or, on peut croire que , quel qu'ait été le génie et l'imagination de quelques poètes de la Palestine , il y avoit entre ce pays et l'Arabie trop peu de communication, et la connoissance des pays étrangers étoit trop peu perfectionnée pour que cette opinion puisse être adoptée par une critique judicieuse. Quelques auteurs ont avancé que le Livre de Job étoit une traduction de l'arabe ; mais comme ils n'apportent presque rien à l'appui de leur assertion , on est dispensé de la réfuter. C'est donc en Arabie même, et comme le prouvent toutes les recherches historiques, environ 2400 ans après la création du monde , que cette allégorie morale et ingénieuse fut composée. Cette époque se rapproche également des premières années de la vie de Moïse ; plusieurs sou-

tiennent que cet immortel législateur, dont les lois bravent le temps, est aussi l'auteur du plus ancien monument littéraire qui ait échappé à ses ravages. L'étonnante ressemblance qui se trouve entre le style de la partie prosaïque de ce Livre et celui du Pentateuque, entre sa poésie et celle de quelques psaumes que nous savons être de Moïse, en fournissent des preuves entraînantes. On y remarque la langue hébraïque dans toute la pureté de son âge d'or, tandis que dans les ouvrages qui ont suivi le Pentateuque on la trouve plus ou moins altérée; on ne peut s'empêcher d'ailleurs de reconnoître dans cet ouvrage une étendue prodigieuse de connoissances; et dès qu'une fois on est d'accord sur le temps où il fut écrit, dans cet âge primitif quel autre pouvoit réunir tant de sciences et tant de génie?..... Astronomie, histoire naturelle, navigation, rien ne semble étranger à l'écrivain. On y trouve, chose remarquable, une description pleine de feu et de vérité du coursier de bataille (et cependant l'histoire nous apprend que 3000 ans après la création du monde, l'Egypte étoit le seul pays auquel cet animal guerrier fût connu); l'image anticipée d'un pays où couloient des ruisseaux de lait et de miel, la description d'un passage sur l'eau dans l'empire des morts, et qu'on retrouve dans le 10^{me}. verset du 90^{me}. psaume, qu'on sait être de Moïse; cet ouvrage donc a dû être écrit par celui qui étoit si bien instruit dans la science des sages de l'Egypte, alors habitée par le premier peuple de la terre.

Il le composa apparemment après sa fuite, dans sa retraite chez le grand prêtre Jéhro, qui demouroit dans une partie de l'Arabie. Là, se préparoient les grands événemens qui alloient arriver; ce livre devoit être pour les Israélites, gémissant sous le joug des Egyptiens, une espèce de prédiction du secours inattendu qui devoit leur arriver; il devoit lui frayer un chemin vers les cœurs de ceux dont il alloit être le chef.

Mendelssohn, dont le nom est devenu si célèbre dans les lettres et la philosophie, avoit traduit Job et fait des notes sur cet ouvrage. Le manuscrit lui fut enlevé, et il recommençoit cette intéressante traduction lorsque la mort vint le surprendre. Peut-être trouvera-t-on qu'un génie aussi supérieur que le sien ne devoit pas s'abaisser jusqu'à la traduction, que quelques hommes regardent comme indigne d'occuper les momens d'un grand écrivain. Sans doute, celui qui se contente de traduire, souvent sans goût et sans art, des ouvrages presque généralement compris, ou du moins dont les beautés peuvent être goûtées partout, mérite bien d'être mis à côté du froid compilateur; mais pour traduire en savant et en poète un ouvrage à la fois un monument d'antiquité et de littérature, et cela d'une langue presque universellement ignorée, dans une autre dont le génie est essentiellement différent, il faut d'abord la connoissance approfondie des deux langues à la fois, avoir fouillé avec succès dans les trésors de la science, et cependant être doué d'une imagination vive, savoir consulter le gé-

nie des langues des nations , les traditions de l'histoire , avec la maturité de l'érudition , la froideur de la logique ; et un moment après s'identifier avec l'auteur que l'on traduit , s'enflammer , s'attendrir avec lui , faire passer enfin dans son style propre , la vie et le mouvement qui animent celui de l'original. La traduction de certains ouvrages , ou plutôt l'imitation , devrait pour ainsi dire être faite par deux hommes de lettres , dont l'un auroit la critique , l'érudition vaste d'un Dom Calmet ; l'autre , le goût , la chaleur et le sentiment d'un Huber , d'un Letourneur , d'un Delille.

Si ces réflexions paroissent vraies , on jugera peut-être que l'ouvrage auquel Mendelssohn avoit consacré ses dernières veilles , peut encore devenir le champ de quelques lauriers pour l'homme de lettres qui tenteroit de le remplacer , et qu'il pouvoit ajouter quelque chose à la gloire de l'auteur de Jérusalem et de Phédon.

Michel BERR.

N. B. Ce travail , fait il y a cinq à six ans , est le germe , ou , si je puis m'exprimer ainsi , l'extrait préliminaire d'un travail plus étendu auquel je compte me livrer dans l'avenir. Je prie le lecteur de s'en souvenir en le lisant : c'est la seule manière dont je pourrois mériter son indulgence et le pardon d'avoir osé insérer cet essai dans le savant Journal de M. Millin , grace à la bienveillance dont il a bien voulu m'honorer. *M. B.*

